

S'interroger sur l'existence

Adrien Thério

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38775ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1988). Compte rendu de [S'interroger sur l'existence]. *Lettres québécoises*, (52), 61–61.

S'INTERROGER SUR L'EXISTENCE

Le Voyageur distrait de Gilles Archambault, Montréal, Éditions du Boréal, 150 p., 7,95\$.

Ce livre a d'abord paru en 1981 chez Stanké. Je l'ai lu distraitement, à l'époque, sans me demander si c'était bon ou pas. Ma relecture vient de me convaincre qu'il s'agit d'un des meilleurs livres d'Archambault.

Sous prétexte de partir à la recherche de Jack Kerouac, et d'en faire une thèse, l'ami Julien réussit à convaincre le narrateur de le suivre dans son périple de l'est à l'ouest d'une Amérique chantée par le romancier américain. On se rendra d'abord à Lowell où Kerouac a passé son enfance. De là, on se rendra à New York pour courir les clubs où le ro-

Gilles Archambault
Le voyageur distrait

TYPO
ROMAN



mancier a écouté son jazz préféré. On se rendra enfin à San Francisco pour refaire le voyage que l'on retrouve dans *On the road*. L'ami Julien se fatiguera vite de ces courses à travers l'Amérique. Dès New York, il sent le besoin de rentrer à Montréal. Michel qui n'avait pas tellement envie de faire le voyage se retrouve seul. Pourquoi continuer jusqu'à San Francisco? San Francisco, c'est le bout de la route de Kerouac mais c'est là aussi que demeure Andrée qui a partagé la vie du narrateur pendant quinze ans, avant leur séparation. Ce rendez-vous semble donc nécessaire pour pouvoir faire le point, se convaincre que la vraie vie est à Montréal, en compagnie de Mélanie.

Ce qui importe ici, ce n'est pas vraiment la quête de l'autre qui a été le prétexte de toute cette randonnée mais la quête de soi à travers l'autre. Le narrateur qui a quarante-neuf ans n'a plus l'enthousiasme de ses vingt ans. Et il ne peut s'empêcher, en mettant ses pas dans les pas de Kerouac, de se demander ce que la vie lui apporte encore de bon, de se poser des questions sur la fragilité de ses amitiés, de ses amours : «Nous sommes de ceux que l'idée de l'inexorable ne quitte jamais. Comme moi, tu crois que nos corps se dissoudront comme on voudra bien, que l'absurde est d'avoir prévu cet anéantissement dans la conscience». Est-ce que cette recherche de soi peut nuire à l'amour? Il semble, au contraire, d'après le narrateur, qu'elle l'oblige à valoriser ce qui est valorisable et à tâcher d'oublier tout ce qui, dans la vie, n'apporte aucun contentement. Il dira un peu plus loin : «Observer, s'observer, aller au bout de son rêve intérieur». C'est un cheminement qui est difficile mais qui finit par redonner à l'existence, à son moi, un peu de cette essence même qui permet de mettre un peu de joie dans les heures que nous sommes en train de vivre.

Le Voyageur distrait de Gilles Archambault est probablement le roman le plus existentialiste qui a été publié au Québec. □

Adrien Thériot

Un exilé de l'intérieur

Parcours parallèles. Pages de journal de Louis-Paul Béguin, Montréal, Éditions Janus, 1988, 167 p.

Ces pages sont le témoignage d'un être d'exil, écartelé, comme il l'avoue lui-même aux premières lignes de son livre, entre les trois patries qui ont été successivement les siennes, mais auxquelles il veut continuer d'appartenir simultanément : «la France toujours aimée, l'Amérique existentielle et le Québec en évolution» (p. 7). Les parcours parallèles du titre sont les divers plans — professionnel, affectif, quotidien — entre lesquels l'être humain doit constamment se déplacer «comme un cascadeur sur des voitures en marche» (*ibid.*).

Le livre s'ouvre sur quelques pages d'un journal commencé en août 1944, pendant la libération de Paris, mais qui semble avoir été abandonné par la suite, pour n'être repris qu'en 1984, dans le sillage d'une grave maladie subie par l'auteur. Entre ces deux étapes, il ne semble guère y avoir de lien, sinon peut-être la hantise durable des années de l'occupation allemande.

Les propos de Béguin sont souvent inspirés par l'actualité des journaux, ou par ce qu'il entend à la radio ou voit à la télé. Contre la banalité des médias, quel meilleur refuge que la lecture et les écrits aimés entre tous : Léautaud, Colette, Marguerite Yourcenar, Camus et Julien Green.

Mais la passion dominante de Béguin est encore la langue française qu'il sert depuis de nombreuses années en tant que chroniqueur. On retrouve dans ce livre beaucoup de leçons d'étymologie, quand ce ne sont pas des mises au point sur l'orthographe ou la ponctuation. À l'occasion, une anecdote piquante vient relever le propos, celle, par exemple, relative au quiproquo survenu à Paris autour du «gars de bicycle» de Diane Dufresne : les Français avaient compris «besicles». «Voilà ce qu'il en coûte quand on voyage avec une langue patoisante pour tout refrain», de commenter Béguin (p. 39).

Malheureusement, tout ce qui compte est dit, dans ce livre, à mots si couverts que le lecteur n'arrive jamais à pénétrer vraiment l'être profond de celui qui veut manifester, par l'écriture, se confier à lui. Une belle occasion ratée de communication, hélas! □

Michel Gaulin